

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \) Item](#)[195. Val-Richer, Mercredi 22 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

195. Val-Richer, Mercredi 22 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Benckendorff](#), [Finances \(Dorothée\)](#), [Politique](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Procès](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[194. Baden, Samedi 8 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

[198. Baden, Dimanche 16 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-06-12

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,

Information générales

LangueFrançais

Cote529, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

195 Du Val Richer, Mercredi 12 juin 1839 4 heures

Je prends du plus grand papier. Il me semble que j'ai une infinité de choses à vous dire. Je vous en dis bien peu pourtant. M. et Mad. de Gasparin viennent de m'arriver avec M. Chabaud. Ils resteront jusqu'à samedi. Moi, je ne partirais que lundi. Rien ne m'attire à Paris, point de plaisir et peu d'affaires. Fort peu. La question d'Orient se refroidit. Les événements s'éloignent. On s'attend à peu de discussion. Thiers part demain pour conduire sa femme aux Pyrénées. Cependant je persiste à vouloir parler. La question, prochaine et point flagrante, est peut-être une raison de plus de parler ; elle est assez près pour qu'on y regarde et encore assez loin pour qu'on parle librement. La commission fera par l'organe de M. Jouffroy, un rapport savant et terne, une belle dissertation. Les Affaires Etrangères sont de toutes, à mon avis, celles sur lesquelles la parole séparée de l'action, a le moins de valeur. Elle tombe presque inévitablement dans la politique de café, ou de livre ; politique presque toujours arbitraire et futile, même la plus spirituelle. Les crédits demandés pour augmenter nos forces navales sur les côtes d'Espagne donneront peut-être lieu à un débat plus vif. On me mande que M. Molé veut les faire attaquer. Si le cabinet, dit-il, entend continuer l'ancienne politique, l'argent qu'il demande est inutile. S'il veut adopter une politique nouvelle et s'engager plus avant dans les Affaires d'Espagne, c'est dangereux. Si en faisant comme ses prédécesseurs, il veut seulement avoir l'air de faire plus qu'eux, on ne lui doit pas des millions pour qu'il se donne ce petit plaisir. En tout le cabinet ne gagne pas de terrain. Tout le monde le trouve petit et le lui témoigne, la Chambre des Pairs et M. Bresson. Cette démission de M. Bresson a été une affaire. Le Roi, dit-on, l'en a hautement approuvé. Et pour obtenir la réintégration de M. Legrand aux forêts, il a fallu que M. Passy menaçât de sa retraite. Je vous envoie toutes les pauvretés qui m'arrivent. Pourquoi pas ? Je vous les dirais. M. de Broglie a voulu conduire lui-même sa fille à Coppet. Je ne le trouverai donc pas à Paris. Mais il y sera de retour du 20 au 25 de ce mois, pour le procès, qui durera au moins quinze jours.

On m'appelle pour la promenade. Le temps est magnifique et la verdure aussi brillante que le soleil. Je n'aime pas à faire ce qui me plaît avec quelqu'un qui n'est pas vous. Adieu au moins.

Jeudi 6 heures

La lettre de votre grand Duc est une lettre d'enfant. Je suis toujours bien aise qu'il vous l'ait écrite, et qu'Orloff ait envie d'avoir votre réponse. Je suis curieux de savoir qu'elle sera la valeur des paroles de celui-ci. Vous dites toujours qu'il a de l'esprit. Nous verrons. J'espère bien que votre pauvre Castillon aura une course de courrier. J'insisterai jusqu'à ce qu'il en ait une. On me l'a promis et je graduerai mon humeur sur l'accomplissement de la promesse. Nous avons, aussi nos barbares, nos esprits grossiers quoique rusés qui feront toutes les platiitudes du

monde, et manqueront de bons procédés. Mais il faut le leur faire sentir. Je ne trouverai plus personne à Paris. Mad. de Rémusat est partie pour le Languedoc. Mad. de Boigne est à Chastenay. J'irai quelque fois. Si cela peut s'appeler aller à Chastenay ! Je reviendrai vers le 15 juillet.

Mes enfants sont ici d'un bonheur charmant à voir. Je les trouve déjà engraissés. Bien des fois dans le jour, je voudrais vous envoyer la société de ma petite Henriette. Elle vous calmerait en vous amusant. Je n'ai jamais vu une créature plus sereine, et plus animée. C'est la vie et l'ordre en personne. Jamais de trouble ni de langueur. Et ayant ce qui donne et justifie l'autorité, l'instinct naturel du commandement, et la disposition au dévouement. J'en jouis avec plus de tremblement que je ne veux me le dire à moi-même. Je ne me sens plus en état de résister à de nouveaux coups. Soignez-vous bien.

9 heures Je serai très bref. Le post-scriptum de votre n°194 me met dans une indignation que je ne veux pas comprimer. Je n'ai rien vu de pareil. Qu'avez-vous donc fait ? De quoi vos fils veulent-ils vous punir ? Adieu. Adieu. Je voudrais pouvoir mettre dans cet adieu tout ce que je ne dis pas, et de quoi vous faire oublier tout ce qui vous arrive. J'attends bien impatiemment une lettre de votre frère. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 195. Val-Richer, Mercredi 22 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-06-12

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1707>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 12 juin 1839

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

195

En Val-d'Arche - Mercredi 12 Juin 1839⁵²⁹

24 heures.

mol
l'ain
; ouvert
de deux
faire
bonne

19

I- prend du plus grand papier. Il me semble que j'ai une infinité de chose à vous dire. Je vous en dis bien peu pourtant.

Pr. ce Mat^e. de Gasparin viendra de m'arriver, avec M^r. Chabaud. Ils resteront jusqu'à Samedi. Moi, je ne partirai que lundi. Rien ne m'attire à Paris, point de plaisir, peu d'affaires. Très peu. La question d'Orléans se rapproche. Le économie l'avoient. On s'attend à peu de discussion. Mme par le train pour conduire sa femme aux Pyrénées. Lépondant je possède à vouloir parti. La question prochain est peut flagrante, est peut-être une raison de plus de parler ; elle est assez vive pour qu'on y regarde, et encore plus loin pour qu'on parle librement. La commission forte, pour l'organe de M^r. Souffroy, un rapport savant et tenu, une belle dissertation. Les affaires étrangères sont de toutes, à mon avis, celle sur lesquelles la parole espagnole est l'action, à la moins de Nantes. Elle tombe presque inévitablement dans la politique le café ou le livre, politique presque toujours arbitraire et futile, même la plus spirituelle.

Les crédits demandés pour augmenter nos forces navales. Sur les côtes, l'Espagne sombre ou peut-être bue à un débat plus vif. On me demande que M^r. Molé veut la faire attaquer.

Si le cabinet, dit-il, entretient continuer l'ancienne politique, l'orgue qu'il demande est inutile. Si il veut adopter une politique nouvelle et s'engager plus avant dans les affaires d'Espagne, c'est dangereux. Si, en faisant comme des prédications, il veut seulement avoir l'air de faire plus grecs, on ne lui donnera pas les millions pour qu'il se donne le petit plaisir.

En tout, le cabinet ne gagne pas de terrain. Toute la monde le trouve petit et le lui témoigne; la Chambre de Paris et M. Bréson. Cette démission de M. Bréson a été une affaire de Roi, dit-on, l'on a hautement approuvée. Et pour obtenir la réadmission de M. Legrand aux fonctions, il a fallu que M^r. Passy menacât sa retraite. Je vous envoie toutes les nouvelles qui m'arrivent. Pourquoi pas? De vous, les dirais.

M^r. de Broglie a voulu condamner lui-même sa fille à Coppet. Je ne la trouverai donc pas à Paris. Mais il y aura de retroussis du 20 au 25 de ce mois, pour le moins, qui durera au moins quinze jours.

On m'appelle pour la promenade. Le tour est magnifique, et la verdure aussi brillante que le soleil. Je n'aime pas à faire ce qui me plaît avec quelqu'un qui n'est pas vous. Adieu au moins.

Lundi 6 Juin

La lettre de votre grand duc est une lettre d'enfant. J'aurai

toujours la
T'avais vu
valoir de
l'esprit. N
J'esp
de courri
premier et
de la pro
grossiers q
ce manque
s'entier.

Le ou
en partie
D'issai que
Je reviend
charmaise
dans le jeu
petite hor
t'as jama
C'est la u
langueur.
l'industrie
devouement
veux me
être de

tojours bientôt quid van t'ait écrit, et qu'Orloff ait envie d'avoir votre réponse. Je suis curieux de savoir quelle sera la valeur des paroles de celui-ci. Nous étiez toujours quid à ce l'esprit. Nous verrons.

J'espère bien que votre pauvre Cartillon aura une course de courrières. J'insisterai jusqu'à ce qu'il en ait une. On me l'a promis et je garderai mon honneur sur l'accomplissement de la promesse. Vous avez aussi nos Barberes, nos esprits grossiers quoique rares, qui feront toutes les platiades du monde, et manqueront de bons procédés. Mais il faut le leur faire sentir.

Je ne trouverai plus personne à Paris. Mad^e. de Remusat en partie pour le Languedoc. Mad^e. de Boigne est à Chastagny, mais quelquefois. Si cela peut s'appeler aller à Chastagny. Je reviendrais vers le 15 Juillet. Mes enfans sont ici dans bonheur charmant à voir. Je les trouve déjà engrangier. Voilà les joies du jour, je voudrois vous envoyer la Société de ma petite Henriette. Elle vous calmeroit en vous amusant. Je n'ai jamais vu une créature plus sereine et plus animée. C'est la vie et l'ordre en personne. Jamais de trouble ni de langueur. Et ayant ce qui donne et justifie l'autorité, l'indiscorde naturel du commandement et la disposition au dévouement. J'en joins avec plus de troublement que je ne veux me bâtie à moi-même. Je ne me sens plus en état de résister à de nouveaux coups. Soignez-vous bien.

J. Désir

195

13

9 h.^{me}

Je serai très bref. La postscriptum de votre N° 1954 me met
dans une indignation que je ne veux pas exprimer. Je vous n'en
veux de point. Si j'avez vu une chose fait? De quoi vos fils veulent-ils
vous punir? Adrien. Adrien. Je voudrais pourvoir mettre dans
les actes tout ce que je ne dis pas, et de quoi vous faire
oublier tout ce qui vous arrive. J'attends bien impatiemment
une lettre de votre frère.



me sens
en die

Dr.

Chabaud
que l'im
peu d'a
la révo
Mais p
lependa
et pour
partez;
lors q
par l'a
tenu bel
mon au
a le m
la polis
arbitra

les cité
Nef. O